III

DIALOGUE DES ORATEURS
ET
INSTITUTION ORATOIRE

PAR H. BARDON
Maître de conférences à la Faculté des lettres de Poitiers

Les rapports entre Quintilien et Tacite[1], plus spécialement entre le *Dialogue* et l'*Institution*, ont depuis longtemps retenu l'attention des critiques. Gœlzer, dans sa grande édition du *Dial.*[2], distinguait une influence, d'ailleurs médiocre, de Quintilien sur Tacite. R. Dienel[3] ne se contente pas d'affirmer que l'enseignement du rhéteur exerça son action sur l'historien ; d'après lui, le *Dial.* a pour but de réfuter l'*Instit.* D'autres constatent une identité de points de vue entre les deux livres, et certains en concluent que le *Dial.* est de Quintilien. Ces divergences proviennent peut-être de ce que les éléments du problème n'ont pas été assez nettement distingués. L'influence de Quintilien sur Tacite, ou de Tacite ur Quintilien, exige une comparaison de l'*Instit.* et du *Dial.*, car nous ne savons pas avec précision si Quintilien fut le professeur de Tacite, et les traces d'un enseignement oral ne sauraient se discerner avec quelque chance de certitude. Aussi la première question à résoudre concerne-t-elle la date des deux livres : quand ont-ils été publiés? quel est celui qui précède l'autre? Ensuite il faudra déterminer, dans sa nature et son importance, l'influence du premier ouvrage publié sur le second ; or, parfois, un auteur agit sur

1. Nous n'avons pas à revenir sur l'attribution du *Dial.* à Tacite. Malgré la thèse de Landi (*L'autore del Dial.*, dans *Athen.*, 1929, p. 489 sq.), nous nous rangeons à l'opinion la plus courante, fortifiée naguère par les travaux de M. Schuster (*Tacitus und der j. Plinius*, dans *Wien. Stud.*, 1928, p. 234 sq.), B. Romano (*Ancora sull' aut. del Dial.*, dans *Atene e Roma*, 1930, p. 264 sq.) et G. Masera (*Per la paternità tacit. del Dial.*, dans *Il mondo class.*, 1934, p. 98 sq.).

2. Hachette, 1887.

3. *Quintilian und der Rednerdialog des T.*, dans *Wien. Stud.*, 1915, p. 239 sq.

un autre moins en lui imposant ses idées qu'en provoquant ses critiques ; là, nous sommes gênés par les différences d'opinions que soutiennent les partenaires du *Dial.* : l'auteur a-t-il choisi l'un d'eux pour exprimer ses propres pensées? ou bien ces oppositions ne trahissent-elles pas un effort de Tacite pour voir plus clair dans des problèmes controversés et envers lesquels il n'a pas encore pris définitivement position?

*
* *

La date de l'*Institut.* a été, à notre avis, établie avec beaucoup de rigueur par M. Cousin [1], pour qui l'ouvrage fut écrit entre 93 et 96, et publié avant la fin du règne de Domitien, peut-être (mais ici la part de certitude est plus restreinte) au début de septembre 96.

La date du *Dial.* est beaucoup plus controversée. Nous avons été amené à la fixer peu après la mort de Domitien, sans doute au début du règne de Trajan (97 environ) [2]. Rappelons la variété des hypothèses proposées : Klotz [3] propose l'an 77, Gudeman [4] et Gœlzer-Bornecque [5] 81, Wagenwort [6] 105-106, Schuster 107 [7]. Rappelons aussi notre argumentation ; la conversation rapportée eut lieu dans la sixième année du règne de Vespasien (juillet 74/juillet 75), temps assez éloigné du moment de la rédaction, puisque Tacite affirme qu'il était, en 74/75, *admodum iuuenis* (1, 2) et prétend avoir besoin d'un réel effort de mémoire pour se souvenir des détails du débat [8]. Par ailleurs, il n'écrivit rien durant le règne de Domitien [9]. Si l'ouvrage avait été composé sous Vespasien ou Titus, la nuance de regret de *admodum iuuenis* et la nécessité d'un effort de mémoire ne s'expliqueraient point. La composition du livre et sa publication se trouvent donc reportées après 96, date

1. *Problèmes biographiques et littéraires relatifs à Quintilien*, dans *Rev. Ét. lat.*, 1931, p. 64 sq.
2. *Les Empereurs et les Lettres latines...*, p. 379.
3. *Tac. Dial.* 37, dans *Philolog. Wochensch.*, 1923, p. 263-264.
4. D'après Wick, *Di un indizio circa la cronol. del Dial.*, dans *Athen.*, 1916, p. 16 sq.
5. Éd. Tac., *Dial.*, Les Belles-Lettres, p. 5-6.
6. *De Reguli in Taciti Dial. partibus*, dans *Mnemos.*, 1926, p. 416 sq.
7. *Wien. Stud.*, 1928, p. 234 sq.
8. *Ita non ingenio sed memoria et recordatione opus est.* Le ton général de 1, 3 donne à penser que la conversation est de date assez éloignée du temps de sa mise en œuvre littéraire ; cf. *audiui, accepi, defuit.*
9. *Agric.* 3, 2.

de la mort de Domitien. Enfin, le ton du *Dial.*, les allusions à la *libertas* nous ont permis de préciser et de proposer comme date 97 environ[1]. Pour notre enquête présente, seul importe d'avoir établi que l'*Instit.* fut écrite et publiée sous Domitien, et le *Dial.* après le règne de cet empereur.

Un certain nombre de faits de langue confirment l'antériorité de l'*Instit.* Nous savons tout ce que ces rapprochements comportent d'aléatoire, et, dans le cas qui nous occupe, similitudes et identités peuvent s'expliquer de multiples façons : Tacite aurait entendu Quintilien, et utilisé des notes de cours, sans s'être reporté à l'*Instit.* ; ou encore il aurait lu le *De causis corruptae eloquentiae*[2], antérieur en date à l'*Instit.* Autre hypothèse : les deux écrivains auraient utilisé, chacun de son côté, des mots et tournures usuels dans le langage rhétorique, et les rencontres seraient fortuites. Enfin, même s'il y avait influence certaine, comment conclure, de rapprochements d'expressions ou de phrases, que Quintilien a servi de modèle à Tacite, plutôt que Tacite à Quintilien?

En dépit de ces objections, il nous semble que la comparaison du vocabulaire et du style, insuffisante par elle-même, confirme les résultats précédemment obtenus. D'abord, les analogies de langue sont incapables de résoudre un problème d'attribution ou d'imitation, si elles sont les seuls éléments dont on dispose ; mais nous croyons avoir montré, avec toute la certitude possible, l'antériorité de l'*Inst.* sur le *Dial.*, et ainsi le sens des rapports que nous constaterons se trouve orienté d'avance : ils ne peuvent que confirmer le fait déjà acquis. De plus, la carrière littéraire de Tacite commence quand celle de Quintilien est à son apogée et même touche à sa fin ; si deux développements chez ces deux auteurs sont parallèles, la vraisemblance veut que Tacite ait imité le grand théoricien de son époque, et non que celui-ci ait imité Tacite, peu connu alors comme littérateur. En outre, les rapprochements d'expressions révèlent chez Tacite la tendance à la concision, qui, de

1. *L. c.*, p. 379-380.

2. *I. O.* 6 *prooem.* 3. L'ouvrage ne saurait s'identifier à celui de Tacite. Gœlzer a remarqué (*l. c.*) que Quintilien aurait alors signalé qu'il était écrit sous forme de dialogue ; surtout, les causes de la décadence oratoire sont, dans le *Dial.*, essentiellement d'ordre politique, et, pour Quintilien, d'ordre moral et pédagogique. Pour des raisons analogues, R. C. Zimmermann (*Tac. Gespräch über die Redner*, dans *Blätter f. das Bay. Gymn.*, 1934, p. 236 sq.) ne croit pas non plus que le *Dial.* ait été composé pour répondre au *De causis...* de Quintilien.

plus en plus, caractérisera son style ; il est naturel qu'il resserre un modèle célèbre, manifestant par là une originalité qui l'éloignera vite du cicéronianisme ; en revanche, comment admettre que Quintilien ait cherché quelque inspiration dans un ouvrage où — s'il le connaissait — il percevait des échos du style sénécien qu'il n'aimait pas? Et la possibilité de rencontres fortuites entre Quintilien et Tacite paraît d'autant plus problématique que les analogies d'expression (nous parlons d'expressions à caractère littéraire intéressant, et non de mots ou tournures usuels et sans relief) se présentent le plus souvent quand l'un et l'autre écrivain traitent de sujets apparentés.

Nous n'insisterons pas sur les similitudes grammaticales relevées par Gœlzer (*l. c.*) : elles ne valent pas pour Tacite et Quintilien seuls, mais pour beaucoup d'écrivains du Haut-Empire[1] ; toutefois, rappelons que Tacite emploie l'expression *ire per* (32, 2), si chère à Quintilien (1, 7, 35 ; 10, 5, 21 ; 11, 1, 84 ; 12, 8, 13). Pour l'ensemble du vocabulaire, il faut user aussi de prudence, Cicéron ayant souvent servi de modèle aux deux écrivains ; de plus, notre étude sur *Le vocabulaire de la critique littéraire chez Sénèque le Rhéteur*[2] a montré le rôle des écoles sur la formation du vocabulaire critique latin : quelle qu'ait été l'attitude de Quintilien ou de Tacite envers les rhéteurs, ils ont subi leur action[3]. Sont davantage révélatrices les métaphores ou comparaisons communes aux deux auteurs ; Tacite les développe moins que Quintilien. Les termes *tinnulos*[4] et *tinnitus*[5] étaient peut-être usuels dans le langage de l'école[6] ; mais cet emploi rhétorique apparaît pour la première fois en latin écrit chez nos deux auteurs ; or, Quintilien noie le mot dans un ensemble de termes analogues : *tumidos*, *corruptos*, tandis que Tacite, en l'isolant, donne à *tinnitus* sa pleine valeur. L'imitation de Quintilien par Tacite ressort avec plus de netteté de la

1. Voici les principales : *sic* (*Dial.* 41, 1) au sens de : *quae cum ita sint* : cf. *I. O.*, *passim* ; — *nisi ut* (33, 5) : sans que : *I. O.* 5, 10, 37 ; — *quatenus* (5, 3 ; 9, 1) : puisque : *I. O.* 4, 2, 66 ; 8, 3, 45 (emploi fréquent d'ailleurs sous l'Empire) ; — *studere* employé absolument (34, 3) : usage impérial : *I. O.* 2, 7, 1 ; 12, 11, 19 ; — *plenus* et l'abl. (33, 6) : usuel à l'époque : *I. O.* 9, 3, 1.

2. Les Belles-Lettres, 1940 ; en part. p. 65 sq.

3. *Ib.*, p. 101 sq.

4. *I. O.* 2, 3, 9.

5. *Dial.* 26, 1.

6. Usuel assurément l'emploi de *os*, *ossis*, à propos de style sec ; cf. Cic., *Fin.* 4, 6 ; *I. O.* 1, *prooem.* 24 ; *Dial.* 21, 1.

comparaison de *I. O.* 12, 10, 15 avec *Dial.* 23, 3 ; l'un et l'autre écrivain emploient *sanitas* en un sens analogue, mais Tacite ressetre en *nitor* l'expression de Quintilien : *clariorem uim.* Par un processus semblable, des métaphores atténuées chez Quintilien prennent, dans le *Dial.*, un vif relief : *macies illis*, écrit Quintilien [1], *pro sanitate et iudicii loco infirmitas est ; — Dial.* [2] *: ... in eodem ualetudinario haec ossa et hanc maciem probant.* Des comparaisons de l'*Instit.* deviennent, chez Tacite, des métaphores : Quintilien définit ainsi l'éloquence idéale [3] : *feratur ergo non semitis, sed campis, non uti fontes angustis fistulis colliguntur, sed ut beatissimi amnes totis uallibus fluat ac sibi uiam, si quando non acceperit, faciat ;* voici la métaphore de Tacite [4] : *ex multa eruditione et pluribus artibus... exundat et exuberat illa admirabilis eloquentia ; neque orationis uis.. angustis et breuibus terminis cluditur.* De même, Aper ramène à la brève formule *impeditissimam orationem* [5] l'originale comparaison de l'*Instit. : oratio longa et impedita ut in quaestionibus eam iudices similem agmini totidem lixas habenti quot milites, in quo et numerus est duplex, nec duplum uirium* [6]. Enfin, cette courte phrase du *Dial.* [7] *: nam in ingenio quoque, sicut in agro, quamquam ⟨utiliora⟩ serantur atque elaborentur, gratiora tamen quae sua sponte nascuntur*, résume la comparaison, que Quintilien développe plusieurs fois [8], des produits de la terre et de l'éloquence.

D'autre part, Tacite et Quintilien traitent souvent de sujets proches ; à l'allure parallèle des deux textes s'ajoutent des analogies d'expressions : le tout nous incline davantage encore à voir dans l'*Instit.* le modèle de Tacite [9]. Quintilien, comme Tacite, s'est plaint des juges trop pressés ; à *I. O.* 5, 5, 10 correspond *Dial.* 19, 5 : mêmes idées, mêmes récriminations ; mêmes mots : *I. O.* FESTINAT

1. 2, 4, 9.
2. 21, 1.
3. 5, 14, 31.
4. 30, 5.
5. 19, 2.
6. 8, 6, 42.
7. 6, 6.
8. Cf. 8, 3, 8 ; 10, 3, 2 ; 12, 10, 19-25.
9. Cœlzer, dans son édition, a signalé ces rapprochements, mais n'en a pas tiré de conclusion sur le problème étudié ici. Dienel (*l. c.*, p. 252-253) a dressé une liste des rapports entre Cic., l'*Instit.* et le *Dial.*, qui fait état d'analogies parfois, à notre avis, fortuites, mais qui reste précieuse.

enim iudex... si uel occupatus uel in aliqua POTESTATE *uel etiam... — Dial.* IUDICES *qui ui et* POTESTATE, *non iure...; ... et* FESTINARE *se testantur.* Le rapport est évident, et Tacite nous semble l'imitateur, car, aussitôt après ces récriminations, il donne des exemples précis et utilise (20, 1) un autre passage de l'*Instit. :* 9, 4, 118 : à CURSU ARGUMENTORUM du *Dial.* correspond la tournure bien plus longue de Quintilien : *in* ARGUMENTIS CITATI *atque ipso etiam motu* CELERES *sumus.* Ainsi, à propos du même sujet, Tacite a contaminé deux passages différents de son modèle : procédé usuel, normal, de l'imitateur à l'égard de sa source (ou de ses sources). — Autre rapprochement caractéristique : dans *I. O.* 10, 1, 98, Quintilien compare tragédies latines et tragédies grecques ; dans *Dial.* 12, 6, Tacite, ou plutôt Maternus, compare discours et poésie : l'un et l'autre présentent le même groupe d'exemples de tragédies : le *Thyeste* de Varius et la *Médée* d'Ovide ; mais Quintilien développe, et Tacite abrège. Cette tendance du *Dial.* vers la concision apparaît enfin dans l'exposé des critiques des Attiques contre Cicéron, et des réactions de l'orateur. A *Dial.* 18, 4-5, répond *I. O.* 12, 10, 12-19 ; les emprunts de mots prouvent que Tacite ne s'est pas inspiré des seuls paragraphes de l'*Instit.* qui traitent de la question, mais de ceux aussi qui les suivent ; car, à partir du § 16, Quintilien expose les différences entre Attiques et Asiatiques. Voici les rapprochements essentiels : *Dial.* 18, 4 : *inflatus nec satis pressus, sed supra modum exsultans et superfluens et parum Atticus ; I. O.* 12, 10, 12 : *tumidiorem et Asianum... exsultantem ;* 16 : *hi pressi... ; ... inflati illi ; ... in his nihil superflueret ;* 17 : *tumidior ;* 18 : *neque enim attice pressi ; — Dial.* 18, 5 : *Caluum quidem Ciceroni uisum exsanguem et aridum ; I. O.* 12, 10, 13 : *aridus habetur ;* 15 : *exsucci et exsangues ; — Dial.* 18, 5 : *Ciceronem... fractum ; I. O.* 12, 10, 12 : *in compositione fractum.* Ainsi, Tacite a emprunté à un assez long fragment de l'*Instit.* un vocabulaire, qu'il a appliqué à un sujet très proche et le plus souvent identique, mais sans s'astreindre à une imitation minutieuse ; et il a raccourci son modèle de plus des deux tiers.

L'analyse des faits de langue et de style confirme donc les dates que nous avons proposées. Tacite apparaît avec tous les caractères de l'imitateur intelligent et sans servilité, mais, toutefois, de l'imitateur.

* * *

De la sorte, la comparaison des idées exprimées dans l'*Instit.* et le *Dial.* prend une valeur précise. Elle aussi prouverait la dépendance de Tacite, si besoin était de preuves nouvelles. Mais surtout elle permet de comprendre dans quelle mesure et de quelle manière le *Dial.* dépend de l'*Instit.*

Tacite apparaît très influencé par Quintilien, dont les personnages du *Dial.* adoptent souvent les idées ; parfois, cependant, ils s'insurgent. Disciple attentif, Tacite est aussi un disciple réticent, car il a déjà quelque conscience de son originalité, et comme la prescience inquiète de son génie.

En dépit de ses nouveautés et de sa séduction, le *Dial.* est moins riche d'idées que l'*Instit.* ; il n'y a pas à s'en étonner : l'*Instit.* est un traité en forme, résultat d'une expérience longue et attentive ; le *Dial.* est un essai brillant, profond parfois, mais qui ne vise pas à être exhaustif. Nous ne rappelons cette différence de richesse que pour ne pas avoir à en parler de nouveau.

Les concordances entre *Instit.* et *Dial.* sont aisées à percevoir. La présentation même de l'argumentation se ressemble parfois. Lorsque Aper s'ingénie à démontrer que la distinction entre Anciens et Modernes n'est que verbale, et que la limite où les premiers cèdent la place aux autres n'est point du domaine de la certitude [1], il raisonne comme Quintilien [2], quand celui-ci montre que l'« Atticisme » ne saurait s'appliquer à aucun Attique, si l'on interprète le terme avec trop de rigueur ; ici, d'ailleurs, Quintilien répétait la leçon du *Brutus* [3]. — Plus nettes encore les concordances des idées entre Quintilien et les divers protagonistes du *Dial.* : Aper, Maternus, Messalla, Sécundus. Pour louer l'éloquence, Aper exalte les avantages matériels qu'elle procure [4], le plaisir qu'elle cause à l'orateur [5], et la renommée [6] dont, grâce à elle, le seul talent est bénéficiaire, au détriment de la naissance et de la fortune. Quintilien consacre le chapitre 16 du livre 2 à démontrer que la rhéto-

1. 16, 5 à 17.
2. 12, 10, 21 sq.
3. 285 sq.
4. 5, 4.
5. 6, 1.
6. 6, 2 à 8.

rique, c'est-à-dire l'éloquence[1], est un bien précieux ; tout l'ouvrage est pénétré de cette conviction, de même que les minutieux conseils sont vivifiés par la joie de l'auteur à écrire sur ce sujet : car, si Quintilien ne fait nulle part, avec autant de finesse qu'Aper, la psychologie de l'orateur en train de parler, l'*Instit.* et, en particulier, les préfaces témoignent de son enthousiasme pour la *reginam rerum orationem*[2], source de profits et de gloire[3].

Les idées de Quintilien sur la formation de l'orateur se retrouvent dans le *Dial.* Messalla blâme la faiblesse de la culture élémentaire chez l'enfant[4], la médiocrité de ceux qui s'occupent de ses premières années[5], le mauvais exemple des parents[6]. Quintilien n'a pas de mots assez durs contre les pédagogues incapables[7], les nourrices mal éduquées et mal instruites[8], les parents de conduite relâchée[9]. Il souhaite auprès de l'enfant la présence d'un homme respectable, qui soit un surveillant et un exemple[10] : ainsi Messalla loue l'antique usage de confier le tout petit à des matrones renommées par leur dignité et leur vertu[11]. Analogues encore les méfiances et les griefs contre le rhéteur. La condamnation de son enseignement est totale chez Messalla[12]. Certes, Quintilien est loin de blâmer la pratique de la déclamation, mais il s'en prend à ce qu'il nomme : *licentia et inscitia declamantium*[13] ; il demande que l'on écarte les sujets incroyables[14] et met en garde contre certaines pratiques de l'école qui nuisent à l'éloquence : on y traite l'exorde comme si le juge était au courant de la cause[15] ; après l'exorde, on insère des développements brillants, mais sans rapport net avec le sujet traité[16] ; on y adopte par trop le point de vue paradoxal[17] ;

1. Sur cette assimilation, cf. ci-dessous, p. 125.
2. 1, 12, 18.
3. 12, 11, 29.
4. 30, 1.
5. 29, 1.
6. 29, 2.
7. 1, 1, 8 sq.
8. 1, 1, 4-5.
9. 1, 1, 6 ; 1, 2, 6 sq.
10. 1, 2, 5.
11. 28, 5.
12. 35.
13. 2, 10, 3.
14. 2, 10, 5.
15. 4, 1, 3.
16. 4, 3, 2.
17. 7, 1, 43.

dans les controverses, on prend d'excessives libertés avec la cause à plaider : *omnia quae in themate non sunt pro nobis ducimus*[1] ; de plus, y sévit l'usage de fâcheuses modulations dans la diction[2], défaut blâmé par Messalla de toute son énergie[3]. Quant aux élèves, Quintilien déplore leur bienveillance et leur admiration réciproques[4].

Lorsque le jeune homme aura l'âge de prendre la parole en public, il devra savoir son métier. Certes, il faut être doué : Aper reproche à Maternus de délaisser l'éloquence pour la poésie, malgré ses dispositions naturelles : *cum natura tua in ipsam arcem eloquentiae ferat*[5]. Et Quintilien affirme à maintes reprises que l'orateur ne saurait se passer de talent : *nihil praecepta atque artes ualere nisi adiuuante natura*[6] ; *multa etiam sine doctrina praestare debeat per se ipsa natura*[7]. Mais, pour Quintilien, l'idéal est de concilier naturel et culture[8] ; car les qualités innées contribuent moins que le travail à créer l'orateur parfait : *consummatos (oratores)... plus doctrinae debere quam naturae putabo*[9]. D'où la nécessité de posséder la technique oratoire ; ici encore, les vues de Quintilien et celles de Messalla convergent. Quintilien dans la science théorique et dans la réflexion[10], Messalla dans la fréquentation des grands orateurs et dans l'habitude des procès[11] voient le moyen, pour l'étudiant, d'acquérir l'éloquence sans défaillance du parfait technicien[12]. Mais la spécialisation ne suffit pas ; elle doit être enrichie et étayée par une vaste culture générale ; ici, Tacite et Quintilien se sont rappelé Cicéron[13]. Messalla constate que les orateurs d'autrefois avaient de fortes connaissances juridiques, philosophiques, bref une formation qui dépassait la rhétorique[14]. De même, Quintilien

1. 7, 2, 54.
2. 11, 3, 57.
3. 26, 2.
4. 2, 2, 10.
5. 10, 5.
6. 1, *pr.* 26 ; cf. *ib.* 27.
7. 8, *pr.* 12 ; cf. *ib.* 13 sq. ; cf. 1, 1, 30 : *maxima enim pars eloquentiae constat animo.*
8. 9, 4, 3.
9. 2, 19, 2.
10. 5, 8, 1 ; 7, 11, 14-15 ; 8, *prooem.* 30 ; 10, 1, 2.
11. 33-34.
12. Messalla blâme Cassius Sévérus pour les insuffisances de sa technique, en particulier de sa composition : 26, 5.
13. *De orat.* 1, 2, 5 ; 1, 6, 20 ; *Brut.* 306 sq.
14. 32 ; cf. 30, 5.

exige que ses disciples possèdent tous les arts[1], en particulier la science morale[2], le droit civil[3], l'histoire[4]. Il a peu d'aménité envers les philosophes[5], mais il considère que les questions regardées comme du domaine philosophique appartiennent à celui de l'éloquence[6] : *quod uero de bono, utili, iusto disserere philosophiae officium esse dicunt, non obstat; nam cum philosophum dicunt, hoc accipi uolunt uirum bonum. Quare igitur oratorem, quem a uiro bono non separo, in eadem materia uersari mirer, cum praesertim in primo libro iam ostenderim philosophos omissam hanc ab oratoribus partem occupasse, quae rhetorices propria semper fuisset, ut illi potius in nostra materia uersentur*[7]. Ainsi, Quintilien déteste les philosophes, mais annexe la philosophie. Quand l'orateur sait son métier, sûr de sa science et de ses facultés naturelles, il affronte le juge. De celui-ci, il faut connaître le caractère et l'humeur, afin d'y adapter le discours : idée qu'exprime avec force Quintilien[8] et qui reparaît dans le *Dial.*, où Aper et Maternus signalent combien les dispositions du juge influent sur le plaidoyer[9]. Même analogie de pensée à propos de l'attitude de l'orateur en action. Sécundus (ou Messalla?)[10] raille le vêtement des avocats modernes : *paenulas istas, quibus adstricti et uelut inclusi cum iudicibus fabulamur*[11]; Quintilien affirme que le vêtement de l'orateur est la toge[12]; il n'admet le capuchon que pour des raisons de santé[13].

Le discours, d'après l'*Instit.* et le *Dial.*, tend à l'utilité : *nunquam uera species ab utilitate diuiditur*, écrit Quintilien[14], qui définit ainsi l'orateur : *uir ille uere ciuilis et publicarum priuatarumque rerum administrationi accommodatus*[15]. Aper exaltera de même la valeur pratique de son art : *nam si ad utilitatem uitae omnia consilia fac-*

1. 2, 21, 15.
2. 12, 2, 7; 12, 2, 26 sq.
3. 12, 3.
4. 12, 4.
5. 1, *prooem.* 12 sq.; 12, 2, 6 et 9.
6. 12, 2, 16 sq.
7. 2, 21, 13.
8. 4, 1, 17.
9. 19, 5; 20, 2; 34, 6.
10. Sur la part prise par Sécundus à l'entretien, cf. ci-dessous, p. 127.
11. 39, 1.
12. 11, 3, 137 sq.
13. 11, 3, 144.
14. 8, 3, 11.
15. 1, *prooem.* 10.

taque nostra dirigenda sunt, quid est tutius[1]... Quintilien et Messalla, recherchant les moyens d'arriver à l'utilité, reprennent la définition cicéronienne : *mouere, delectare, docere*[2].

Dans leurs jugements sur les Anciens et les Modernes, les personnages du *Dial.* se rencontrent aussi avec Quintilien. Les appréciations de Quintilien sur Caelius[3] et Asinius Pollion[4] ne sont pas entièrement favorables, et leur réserve fait penser aux attaques plus brutales, mais non toujours sans nuances, d'Aper[5]. Dans l'ensemble, Quintilien reconnaît que Laelius, les Catons, les Gracques pratiquaient une éloquence dépourvue de souplesse : *genera dicendi... horridiora*[6]; Messalla aussi range Laelius parmi les orateurs inférieurs[7].

A propos des modernes, les coïncidences entre les jugements de Quintilien et ceux d'Aper ou de Messalla sont plus précises et plus nombreuses. Signalant l'archaïsme de certains contemporains, Aper remarque leur insuccès : cette éloquence n'a ni santé ni élégance[8]. Quintilien s'élevait aussi contre l'archaïsme[9]. Les tendances asianistes du style moderne ne trouvent pas en Messalla un juge moins sévère qu'en Quintilien. Le premier s'en prend à *lasciuia uerborum, leuitas sententiarum, licentia compositionis*[10], et préférerait la toge grossière des Anciens à ces habits voyants et dignes de courtisanes[11]. Quintilien critique les esprits *recentis huius lasciuiae capti*[12]; il blâme le manque de naturel de certaines tournures poétiques[13], l'accumulation des *sententiae*[14], souvent froides et déplacées[15], et le livre 4 de l'*Instit.* est consacré à relever les

1. 5, 4 ; cf. *cuius uis et utilitas, ib.* 5.
2. *I. O.* 3, 5, 2 ; 8, *prooem.* 7 ; cf. *Dial.* 30, 5 : *is est orator, qui de omni quaestione pulchre et ornate et ad persuadendum apte dicere pro dignitate rerum, ad utilitatem temporum, cum uoluptate audientium possit;* — 31, 3 : (*orator*) *qui scit quid sit misericordia et quibus animi motibus concitetur.*
3. 10, 1, 115.
4. 10, 1, 113.
5. 21, 3 ; 21, 7.
6. 12, 10, 10 ; néanmoins, son jugement dans 12, 10, 39 est beaucoup moins sévère.
7. 25, 7.
8. 23, 3-4.
9. 8, *prooem.* 31 ; 8, 2, 12.
10. 26, 2.
11. 26, 1.
12. 2, 5, 22.
13. 8, *prooem.* 25.
14. 8, 5, 27.
15. 8, 5, 30 : *leues, frigidas, ineptas.*

fautes de technique dans la structure du discours. Cette identité de points de vue explique la commune admiration de Messalla et de Quintilien pour Cicéron [1]. L'enthousiasme de Messalla pour cette sublime éloquence, forte et abondante, souple et pratique, d'une forme somptueuse, élégante, convaincante, rivalise avec celui de Quintilien : pour celui-ci, Cicéron est le maître de l'éloquence latine [2] ; il a les connaissances générales [3], la pratique intelligente de la philosophie [4] ; orateur doué des plus rares qualités : *sublimitas*, *magnificentia*, *nitor*, *auctoritas* [5], il est un modèle que Quintilien révère [6], et un théoricien dont il ne s'écarte qu'avec beaucoup de prudence [7].

Messalla et Quintilien admirent Cicéron parce qu'il présente à leurs yeux l'idéal du style oratoire. Aper [8] et Messalla, de leur côté, s'accordent pour proscrire du vocabulaire les mots surannés ou vulgaires, et recommandent la précision élégante des termes : *pulchre et ornate et ad persuadendum apte dicere*, dit Messalla [9]. Et Quintilien aussi interdit les archaïsmes [10], l'obscurité [11], loue la clarté [12] et l'éclat du style [13] ; si l'idéal d'Aper s'éloigne par ailleurs de celui de Quintilien [14], celui-ci [15] et Messalla [16] optent pour la plénitude vigoureuse et mesurée de la forme.

Les personnages du *Dial.* ne sont pas toujours de l'avis de Quintilien. Ici encore, l'influence du grand professeur se laisse percevoir, mais sous un aspect négatif.

Bien qu'il se défende de former un avocat de procès [17] et que l'éloquence, d'après lui, ait une mission plus illustre (*regenda senatus consilia et popularis error ad meliora ducendus* [18]), Quintilien n'en

1. *Dial.* 30, 4-5 ; *I. O.*, 8, *prooem.* 25-26.
2. 12, 10, 12 sq. ; cf. 5, 11, 11 ; 6, 5, 9 sq.
3. 2, 21, 14 sq.
4. 1, *prooem.* 13.
5. 8, 3, 3.
6. 3, 1, 20.
7. 7, 3, 8.
8. 22, 5.
9. 30, 5.
10. 8, 2, 12.
11. 8, 2, 21.
12. 8, 2, 22.
13. 8, 1, 2 ; cf. 9, 4, 3 sq.
14. Cf. ci-dessous, p. 126.
15. 12, 10, 39.
16. 25, 4.
17. 12, 1, 25.
18. 12, 1, 26.

modèle pas moins un orateur de causes civiles : les seules qu'il fût possible de plaider, car l'éloquence politique ne se survivait guère qu'avec les délateurs, race détestée de notre théoricien. Et, quoiqu'il emprunte beaucoup d'exemples aux discours politiques de Cicéron[1], il ne songe en fait qu'aux juges des procès civils, aux tribunaux des centumvirs. Au contraire, la partie la plus originale du *Dial.* est celle où Sécundus (ou Messalla?) explique le déclin de l'éloquence par le bonheur et le calme revenus[2] : *magna eloquentia, sicut flamma, materia alitur et motibus excitatur et urendo clarescit*[3]. Il ne conçoit le grand orateur que dans une république agitée, où l'ambition a libre carrière, où les passions et les intérêts se heurtent, où l'éloquence est une condition nécessaire de succès pour qui brigue les honneurs. Pour Quintilien, peu importe l'atmosphère : il y aura orateur, si une technique précise alimente un talent naturel nécessaire ; mais, s'il affirme que les dons de nature sont indispensables, il raisonne comme s'il était possible de s'en passer ; la minutie de ses conseils prouve l'importance qu'il attache au plus mince détail : pour lui, éloquence et rhétorique se confondent. Aussi soutient-il que la déclamation prépare directement au barreau[4]. Tandis que Messalla signale l'invraisemblance constante des thèmes développés à l'école[5], pour Quintilien ces sujets se retrouvent parfois au forum : *scholastica materia, sed non quae in foro non possit accidere*[6]. Aussi l'enfant sera-t-il conduit très jeune chez le rhéteur[7] : Messalla, lui, regrette à la fois qu'on l'y mène, et si tôt (*adulescentuli*)[8] ; d'après lui, le milieu de l'école est déplorable et invite l'élève au facile et au médiocre[9] ; pour Quintilien, cette éducation en commun est profitable : les fautes de l'un enseignent à tous ce qu'il convient d'éviter, et ses succès ce qu'il convient de réaliser[10].

En outre, la rhétorique, étant une science, est, d'après Quintilien, susceptible de perfectionnement ; donc, le futur orateur

1. D'où la confusion constante entre procès civil et procès politique ; cf. 4, 1, 31.
2. 26-27.
3. 26, 1.
4. 2, 10, 7.
5. 35, 4-5.
6. 11, 1, 82.
7. 2, 1, 1.
8. 35, 1.
9. *Ib.*
10. 1, 2 ; particulièrement 1, 2, 21 sq.

pourra surpasser ses plus illustres prédécesseurs : *quin immo si hanc cogitationem homines habuissent, ut nemo se meliorem fore eo, qui optimus fuisset, arbitraretur, ii ipsi, qui sunt optimi, non fuissent*[1]. Pour Sécundus (Messalla), le bonheur des temps, au contraire, est tel qu'on ne reverra plus un Cicéron. Aussi, lorsque Quintilien constate le déclin de l'éloquence, l'attribue-t-il à la méconnaissance des règles de l'art, ou aux défauts de certains déclamateurs : ... *ut inter praecipuas, quae corrumperent eloquentiam, causas licentia atque inscitia declamantium fuerit*[2]. L'argument par lui-même est intéressant et non négligeable, mais il n'a pas la profondeur des réflexions du *Dial.*

Quant aux jugements portés sur les orateurs anciens et modernes par Quintilien, ils diffèrent souvent des appréciations du *Dial.* Rappelons l'enthousiasme du rhéteur pour Cicéron et les réserves graves d'Aper[3]. Sur les Anciens, malgré ses réserves[4], Quintilien est moins rigoureux qu'Aper[5] ; en général, il n'aime pas les condamnations brutales, et, faisant allusion aux orateurs sans méthode, il écrit : *eosque qui plus honoris litteris tribuerunt, ineptos et ieiunos et tepidos et infirmos, ut quodque uerbum contumeliosissimum occurrit, appellent*[6]. Aper est aussi catégorique dans son admiration pour les Modernes que dans son mépris des Anciens. Il approuve fort les innovations de Cassius Sévérus[7] : or, Quintilien, tout en reconnaissant le talent chaud et âpre de cet orateur, critique son amertume, son manque de fermeté dans le style et de justesse dans le ton[8]. Nous ne prolongeons pas ce parallèle : le point de vue de Quintilien a été exposé quand nous avons relevé, entre lui et Messalla ou Sécundus, les similitudes d'idées.

Ainsi, que les personnages du *Dial.* reproduisent la leçon de Quintilien ou qu'ils se dressent contre son enseignement, ces ressemblances ou ces désaccords confirment la priorité de l'*Instit.* sur

1. 12, 11, 27 ; cf. 10, 2, 28 : *quem (optimum oratorem) nunc consummari potissimum oporteat, cum tanto plura exempla bene dicendi supersint, quam illis, qui adhuc summi sunt, contigerunt.*
2. 2, 10, 3.
3. 22, 1 sq.
4. Cf. ci-dessus, p. 123.
5. Par ex., 10, 1, 113 sq. ; 12, 10, 10 sq. ; ainsi, sur Asinius Pollion, Quintilien (10, 1, 113) est moins catégorique qu'Aper (21, 7).
6. 2, 12, 11.
7. 19, 1.
8. 10, 1, 116-117.

le *Dial.* et montrent de quelle empreinte Quintilien a marqué la pensée de Tacite.

* * *

Mais peut-on parler, à propos du *Dial.*, de la pensée de Tacite? Les personnages s'opposent les uns aux autres. Aper en est pour l'éloquence contre la poésie, et pour les Modernes contre les Anciens. Maternus, Messalla et Sévérus sont partisans des Anciens. Maternus sacrifie l'éloquence à la poésie et se console de la médiocrité des orateurs en songeant à la tranquillité revenue. Messalla, à ce point de vue, ne paraît pas en accord complet avec lui[1]. Quant à Sécundus, il déplore que l'éloquence soit descendue si bas, et, bien qu'orateur, il lui préfère la poésie[2]. — De là de multiples contradictions entre les idées soutenues, même par des personnages qui, dans l'ensemble, s'accordent entre eux. Aussi, constatant l'opposition des §§ 36-39 avec les §§ 40-41, où c'est Maternus qui exprime ses idées[3], Gœlzer et Bornecque ont-ils attribué les §§ 36-39 à Sécundus : il prendrait la parole dans la partie du texte qui sépare 35, 5 : *cum ad ueros iudices uentum*, et 36, 1 : *rem cogitare*[4], et que les manuscrits n'ont pas transmise. La conclusion n'est pas sans hardiesse, vu que, dans *Dial.* 5, 1, Sécundus se récuse comme juge, étant prévenu en faveur d'une des parties en cause[5]; mais elle témoigne des contradictions internes du *Dial.*

Ces divergences empêchent d'assimiler un des personnages à Tacite; celui-ci, qui assistait au débat[6], n'y prend aucune part. A-t-il chargé Maternus ou Messalla ou Sécundus d'exprimer ses propres idées? D'après L. Constans et H. Bornecque[7], Maternus « peut être considéré comme le porte-parole de Tacite » : conclusion, à notre avis, insoutenable, puisque Aper, à qui Maternus

1. 42, 1.
2. 5, 1.
3. Cf. 42, 1 : *finierat Maternus.* Les développements de Maternus, aux §§ 12-13, sont aussi en contradiction avec les §§ 36-39.
4. Cf. Éd. Belles-Lettres, p. 9-10.
5. Cf. R. Waltz, *Le rôle de Sécundus dans le Dial. des Orat.*, dans *Rev. de philologie*, 1935, p. 296 sq. — W. den Bœr repousse toute possibilité d'un long développement attribué à Sécundus : cf. *Die gegenseitigen Verhältnisse der Personen im Dial... u. die Anschauung des T.*, dans *Mn.*, 1939, part. p. 205.
6. 1, 2-3.
7. Cf. Éd. Belles-Lettres, p. 9.

s'oppose avec vivacité, exprime aussi des idées, ou pour le moins analyse des impressions, qui sont bien de Tacite. Nous admettons seulement que Tacite prend position pour les Anciens : car, c'est, au fond, l'attitude de tous les personnages du *Dial.*, puisque Maternus dit, parlant d'Aper[1] : *neque enim defensorem antiquorum exigimus, nec quemquam nostrum, quamquam modo laudati sumus, iis quos insectatus est comparamus. Ac* NE IPSE QUIDEM ITA SENTIT, *sed more uetere et a nostris philosophis saepe celebrato sumpsit sibi contra dicendi partis.* Tacite reconnaît, en outre, qu'il y a décadence oratoire[2] : mais les idées formulées à ce sujet sont si variées, si divergentes parfois, qu'il est impossible de savoir avec précision à quelle opinion il adhère.

Dans cette obscurité réside, à notre avis, l'intérêt essentiel du *Dial.* Il fut, pour Tacite, une tentative pour voir clair en lui-même. Après le règne de Domitien, au moment où le *Dial.* fut, croyons-nous, composé, Tacite s'est acquis une réputation d'orateur[3], et sa carrière politique avait été honorable[4]. Il se trouve alors pris dans un double dilemme : l'un porte sur la conception de l'art, le second sur la conception de la vie.

Pline le Jeune qualifie par l'adverbe σεμνῶς l'éloquence de Tacite[5] : cette dignité est d'un disciple de Cicéron. De tout temps, l'allure cicéronienne du style a si bien frappé les lecteurs du *Dial.* que quelques-uns ont, pour cette raison, refusé l'ouvrage à l'historien. L'enthousiasme de Messalla pour Cicéron révèle, à coup sûr, un aspect des goûts de Tacite. Mais, esprit inquiet, celui-ci ne restait pas indifférent aux tendances novatrices : les critiques d'Aper contre Cicéron ont une âpreté qui témoigne des incertitudes de Tacite. En outre, dans tout l'ouvrage, apparaissent, quoique avec discrétion, chiasmes, asymétries, asyndètes, ellipses ; des tournures rappellent, ou imitent, Sénèque, et la hardiesse des métaphores colore parfois de poésie le style de l'ouvrage. Les développements d'Aper, malgré leur forme souvent périodique, prouvent un vif amour du brillant, et même de la concision, qualités de l'éloquence moderne ; Tacite a bien réussi le pastiche : si

1. 24, 2.
2. 1, 1.
3. Cf. Boissier, *Tacite*[7], p. 31.
4. *Ib.*, p. 34 sq. ; Fabia, *La carrière sénatoriale de Tacite*, dans *Journal des Savants*, 1926.
5. 2, 11.

bien même que le cicéronien Messalla parle avec, peut-être, plus de dignité calme qu'Aper, mais non moins d'éclat. Le cicéronianisme du *Dial.* est un legs de Tacite orateur — le Tacite d'autrefois — au Tacite à venir ; les modernismes ébauchent l'originalité prochaine.

Inquiétudes aussi sur la conduite de la vie. Sous Domitien, Tacite n'avait guère eu à se plaindre du tyran, et sa haine était restée muette ; avec Nerva et Trajan, le bonheur revenait. Fonctionnaire fidèle pendant un règne dont la fin fut exécrable, allait-il continuer cette carrière, dans l'apaisement et la sécurité? Mais qu'avait-il à espérer? Les honneurs? Il ne semble pas qu'il y fût très attaché. La vie active aiderait-elle l'essor de son éloquence? Mais il n'y a pas d'éloquence sans liberté, sans heurts, ou au moins sans angoisse : pour être grand, il faut être Cicéron ou Régulus, vivre au temps d'Antoine ou du Néron chauve. Dans un monde trop favorable (mais cette quiétude autorise-t-elle un regret?), l'éloquence est sans éclat : sa flamme n'a rien à consumer. Ne serait-il pas préférable de choisir la vie méditative? Le silence du poète, sa création précieuse et taciturne, sa méditation et son recueillement ne valent-ils pas l'éloquence sonore, mais désormais creuse? De plus, le poète renonce-t-il à l'action? N'attaque-t-il pas les puissants? Les lectures publiques ne valent-elles pas un forum abandonné, ne remuent-elles pas l'opinion plus que les causes plaidées auprès des centumvirs? N'est-il pas possible de rêver d'une action qui serait sédentaire, d'une influence sur la foule qui saurait éviter la foule, d'une poésie qui serait éloquence?

* * *

L'*Agricola* montre le parti auquel, fort peu de temps après le *Dial.*[1], s'est rangé Tacite. Les procédés de style notés à propos du *Dial.* se multiplient ; la période se raréfie ; la phrase dense, ramassée, avec ellipses de verbes ou de noms, le zeugma, le chiasme, l'asymétrie, les emplois métaphoriques rares, la place savante et inhabituelle des mots[2], les raretés de morphologie et de syntaxe

1. En 98 sans doute ; cf. R. C. W. Zimmermann, *Die Einleitung von T. Agricola*, dans *Blätter f. das Bay. Gymn.*, 1933, p. 83 sq.

2. Cf. L. Constans, *Étude sur la langue de Tacite*, 1893 ; Gudeman, *Corneli Taciti Dialogus...*, Leipzig, 1914, p. 108 sq.

indiquent que Tacite a presque trouvé le moyen d'expression qu'il ne cessera de mettre au point. M. Perrochat a montré que, dans l'*Agricola*, Tacite emploie l'infinitif de narration en se conformant aux habitudes de Salluste, dont il subit ainsi l'incontestable influence[1]; dans les ouvrages postérieurs, il usera moins du procédé parce qu'il aura une plus entière possession de son originalité à lui[2]. Or, nous n'avons pas trouvé un seul infinitif de narration dans le *Dial.*, où l'occasion d'utiliser la tournure ne manquait pourtant pas : dans les évocations de la vie du forum ou des exercices scolaires. Si Tacite, dans l'*Agricola*, prend modèle sur Salluste[3], c'est qu'il rompt avec le cicéronianisme[4]. Ainsi, dans la controverse où les protagonistes du *Dial.* opposent Cicéron au style moderne, Tacite, sans se ranger absolument du côté d'Aper, a cependant opté pour le brillant, la brièveté, le trait, pour la hardiesse créatrice, évitant ainsi de se conformer à un modèle génial, mais peut-être périmé.

Il a abandonné la leçon du grand orateur, reprise par Quintilien, parce qu'il a abandonné aussi l'éloquence et sa conception première de la vie active. Nous ne voulons pas dire qu'après 98, date de l'*Agricola*, Tacite n'ait jamais pris la parole au sénat, ni qu'il ait renoncé à toute carrière politique : en 97 il avait remplacé Verginius Rufus au consulat ; en 99, il fut chargé de soutenir devant le sénat les requêtes des Africains contre le proconsul Marius Priscus ; enfin, il obtint, dans les dernières années du règne de Trajan, le proconsulat d'Asie. Son passé, sa famille, son milieu, le sérieux aussi de son tempérament ne lui permettaient pas de rompre avec ses ambitions antérieures, avec une carrière amorcée déjà sans éclat et cependant avec honneur. Désormais, pourtant, sa véritable activité sera silencieuse. L'exemple de Maternus l'a séduit, il s'est laissé gagner par cette solitude réfléchie : le voici historien. Outre les satisfactions artistiques et intellectuelles, il trouve dans l'histoire, dès l'*Agricola*, un moyen d'exprimer, sous une forme parfois

1. *A propos de l'infinitif de narration. Tacite imitateur de Salluste dans l'Agricola*, dans *Rev. Ét. lat.*, 1935, p. 261 sq.

2. P. Perrochat, *L'évolution d'un procédé de style chez Tacite*, dans *Rev. Ét. lat.*, 1936, p. 43 sq.

3. Salluste est d'ailleurs fort apprécié de Quintilien (10, 1, 101-2), qui, pourtant, se garde de recommander à l'orateur sa rudesse, son obscurité et son archaïsme.

4. Les modèles principaux de Tacite sont désormais (outre Salluste) Tite-Live, Cornélius Népos, Caton, Velléius Paterculus ; cf. R. Meister, *Literary reminiscences in the Agric.*, dans *Trans. and. Proceed.*, 1921, p. 53 sq.

voilée, sa pensée profonde. Une brève notation sarcastique : *Iulius Frontinus, uir magnus quantum licebat*[1], un jugement désenchanté : *ego facilius crediderim naturam margaritis deesse quam nobis auaritiam*[2], traduisent son amertume. Cette ironie[3], à peu près absente du *Dial.*, et aussi fréquente dans l'*Agricola* que dans les *Histoires* ou les *Annales*, se transforme en haine déclarée contre le souvenir de Domitien, dont Tacite fait un portrait puissant, caricatural, inexact. Ainsi, à l'idée qu'exprimait Aper, pour qui les formes de l'éloquence varient avec les époques[4], s'est substituée, dans l'esprit de Tacite, l'idée que les formes d'activité changent selon les temps : l'éloquence n'a plus la possibilité de vivre, l'histoire prend sa place, et, sous son couvert, l'écrivain, dont la pensée connaît, grâce aux lectures publiques, quelque diffusion, exprimera, avec prudence, mais netteté, des jugements sur le passé qui seront parfois des avertissements pour le présent.

* * *

Ainsi, dès l'*Agricola*, Tacite a résolu le double problème qui inquiétait son esprit au temps du *Dialogue*. Plus obscur, le *Dial.* est aussi plus pathétique : sous la noblesse aisée de la conversation, on perçoit les angoisses du futur historien. La solution qu'y apporte l'*Agricola*, dans le domaine de l'art et dans celui de l'action, Tacite n'a pu s'y déterminer qu'après avoir réfléchi sur le cicéronianisme et les possibilités de l'éloquence. D'où le rôle joué par Quintilien. L'*Institution oratoire*, antérieure au *Dial.*, a permis à Tacite de se préciser à lui-même les éléments du problème qui le tourmentait, dans le *Dial.* en méditant et en confrontant les thèses adverses, dans l'*Agricola* en fixant son choix.

H. Bardon.

1. 17, 4.
2. 12, 10.
3. Cf. P. Kegler, *Ironie u. Sarkasmus bei T.*, Leipzig, 1913.
4. 19, 2.